

Un apéro avec Benoît Magimel : « J'ai été élevé dans la haine du bourgeois. En vieillissant, on se détend »

L'acteur, à l'affiche de deux films, sirote une vodka-Martini dans un café chic de Paris. A 47 ans, cette figure puissante et sensible, évoque son enfance cabossée et sa bosse roulée sur les plateaux.

Par [Laurent Carpentier](#)



enoît Magimel, au restaurant Le Murat, à Paris, le 3 novembre 2021. MARCO CASTRO POUR « LE MONDE »

Ce serait facile de le résumer : un « tignous » cachant sa vulnérabilité, porté d'un rôle à l'autre (dans *Amants*, de Nicole Garcia, sur grand écran depuis le 17 novembre, dans *De son vivant*, d'Emmanuelle Bercot, qui sortira le mercredi 24 novembre) par cet assemblage intense de puissance et de sensibilité.

On se tromperait. On ne résume jamais personne. Et sans doute pas lui, Benoît Magimel. « *Gamin, j'adorais me raconter, confesse-t-il. J'en rajoutais. Un jour, je me suis dit : il faut que je garde tout pour moi, que les gens en sachent le moins possible pour laisser libre cours à leur imagination. Dès lors, j'ai répondu : oui, non. Le cauchemar des journalistes...* »

Le Murat. Un café chicos porte d'Auteuil. Public de rombières, familles cossues, couples illégitimes, quelques têtes télévisuelles du 16^e arrondissement de Paris. On s'est assis au fond sous le portrait du maréchal d'Empire en beau gosse. « *J'ai été élevé dans la haine du bourgeois. En vieillissant, on se détend. Chabrol m'a appris ça.*

Il me disait : “Ecoute, j’ai fait un Macbeth avec Roger Hanin qui avait l’accent pied-noir. Tu vois, on survit à tout...” »

« Parfois, dans les salles, on me hèle encore : “Eh ! Momo !” »

Le fait est qu’il n’habite pas loin. On opte pour des vodkas-Martini façon 007, *shaken, not stirred* – « secouées, pas remuées », avec les olives en broche flottant à la surface. Ça arrache. Il grimace. « Faut être humble : j’ai fait 70 films... Demande à quelqu’un d’en citer plus de trois. Personne n’y arrive, c’est toujours Walter dans La Pianiste, Momo dans La vie est un long fleuve tranquille... C’est tout. Pour tous les acteurs, c’est pareil. Demande à Sophie Marceau : La Boum ! Parfois, dans les salles, on me hèle encore : “Eh ! Momo !” »

Lire aussi [Le Martini de James Bond](#)

Momo ? Ça commence là, ou presque. Dans le quartier des Gobelins, à Paris. Michèle, la mère, est infirmière. D’abord à l’hôpital du Val-de-Grâce, puis en libéral. Grand cœur, elle ramène la misère du monde à la maison pour en prendre soin. Le père, employé de banque, est du genre à ne pas supporter les poils de chien et à rêver de réussite sociale. Il a tôt fait de désertier, en laissant ses deux garçons. Un homme le remplace, il s’appelle Benoît. Du coup, l’enfant devient « le petit Benoît ». Il grince : « C’était hors de question. Gamin, je gonflais toujours le torse. C’était presque une obsession. J’avais peur de ne pas être assez fort. » Le beau-père ne fait pas de vieux os et part en laissant une petite sœur.

Un pied dans le sérieux, un autre dans la rue

Tout ça, ça cabosse, la mère comme les gamins. A 12 ans, le grand Benoît a une tignasse punk dressée au savon de Marseille, un plan d’épargne-logement et, pour projet de vie, celui de devenir propriétaire. Un pied dans le sérieux, un autre dans la rue – « une immense liberté » –, et un troisième, parce qu’on n’est pas ordinaire, dans le rêve, le vidéo-club de l’avenue des Gobelins. « On revenait avec les Bruce Lee, les Charlot, les de Funès, les Coluche, les Bébel, les westerns. La première fois que je suis tombé sur Il était une fois dans l’Ouest, je me suis dit : “Ça, ça t’apportera la liberté.” Mais le cinéma, ce n’est pas un sprint, c’est une course de fond. Faut faire avec ce qu’on est, avec ce qu’on a. Les origines, ça compte. Regarde Delon, fils de charcutier, et Belmondo, fils de sculpteur : l’un toujours tendu, l’autre hyperdécontracté... Quand j’ai commencé, je voulais être clown. J’avais envie de faire marrer les gens. Au final, j’ai été vers des trucs plus tragiques. »



Benoît Magimel, au restaurant Le Murat, à Paris, le 3 novembre 2021. MARCO CASTRO POUR « LE MONDE »

Au collège, au cours d'expression corporelle, il est recruté pour un clip de Vivien Savage. Il y prend plaisir. La voisine lui montre une annonce pour un casting. Il envoie un Photomaton. « *Parmi 1 600 gueules, Chatiliez s'est arrêté sur la mienne. Qu'avait-il vu ? Il y a des rôles qui te choisissent, des mecs qui voient en toi un truc, et seulement après tu saisis ce qui résonne.* »

« La peur, c'est ce qu'il y a derrière toute forme d'émotion. Peur d'être moqué, de ne pas être à la hauteur... »

Pas très gai, quoi qu'on en dise, le personnage de Momo Groseille-Le Quesnoy, mais déjà ce regard abyssal qui vous happe sans pour autant vous donner les clés. Le même regard qui nous poursuit là, par-dessus la table de bistrot. Benoît Magimel n'a pas 50 ans, mais déjà la vie d'un briscard. Il raconte. Les grands anciens qui le fascinent : Jules Berry, Michel Simon... Les maîtres : Melville, Becker, Giovanni, Chabrol, Haneke (« *Lui, il fait peur à tout le monde ; moi, il me faisait marrer* »)... Son goût du détail, qu'il s'agisse de ses rôles (ce scherzo de la *Sonate n° 3* de Beethoven dans *La Pianiste* : « *Trois mois à apprendre, et puis, une seule prise, et tout oublier* ») ou du quotidien (« *J'aime la plomberie, repérer les fuites* »)...

Le cinéma vu comme une suite d'expériences rocambolesques. Il rit au souvenir de ces deux heures passées en méditation sur une flaque d'eau pour *La Possibilité d'une île* alors que le réalisateur, Michel Houellebecq, s'est endormi sur son siège.

Il y a les films qu'il fait : le prochain Quentin Dupieux, *Incredibly Real*, dont la sortie a été repoussée à juin ; *Tourment sur les îles*, tourné à Tahiti par Albert Serra (« *Un mec sympa et étrange, qui change sans cesse le scénario, ne regarde jamais le plateau, écoute juste. Très théâtre expérimental des années 1970...* »), ou *Revoir Paris* d'Alice Winocour, avec Virginie Efira, sur les attentats de 2015.

Et puis il y a les films qu'il ne fait pas, n'a pas voulu faire : *Tintin* – de peur que la houppe ne lui colle à la peau ; *Mesrine*, parce qu'il ne s'y sentait « *pas crédible* » ; ou *Taxi* : « *J'avais pris d'autres engagements* »... Auprès d'un inconnu, son copain Florent-Emilio Siri, qui tournait là son premier long-métrage.

Syndrome d'imposture

A raconter sa vie dans la nuit frileuse, l'enfant doucement s'échappe sous l'acteur. Il parle de plus en plus vite. Les amitiés, la fidélité, le syndrome d'imposture... Comme si le temps allait manquer, forcément. « *Je ne suis pas comme au cinéma. C'est Breil qui disait : "On raconte ce qu'on n'arrive pas à faire." La peur, c'est ce qu'il y a derrière toute forme d'émotion. Peur d'être moqué, de ne pas être à la hauteur...* »

Son regard – un lac – évalue la confiance. « *Très tôt, confie-t-il, j'ai été à la recherche chez les réalisateurs d'une figure paternelle. Me sentir aimé.* » Il laisse un blanc. « *J'ai toujours de la tendresse pour les enfants que je croise sur les tournages. L'écoute qu'ils y trouvent. Leur faire comprendre que tout ça peut s'arrêter. Après un film, il y a toujours une descente, cela explose. Apprendre à se protéger, comprendre que, comme à la fin des vacances, quand on dit : "On va se revoir", ce n'est pas vrai.* » Au clap de fin de *La vie est un long fleuve tranquille*, le gamin de Paris s'est retrouvé seul dans le Nord, sans famille pour le ramener chez lui. C'est finalement Florence Quentin, la scénariste, et son compagnon qui l'avaient déposé.

« La vraie vie, c'est ça le difficile. »

Il en convient : « *La psychanalyse ouvre à la connaissance. Et permet d'essayer de comprendre les failles... Cela m'a aidé par exemple pour appréhender la vision de Musset sur la trahison.* » Musset qui avait dix ans de moins que George Sand, comme lui avait dix ans de moins que Juliette Binoche, son premier grand amour dont il a eu une fille, l'aînée, Hannah. C'est d'ailleurs pour se rapprocher de cette dernière qu'il s'est installé dans le quartier.

« Au cinéma, j'ai vu des gens se construire dans la lumière, et, quand elle s'éteint, être perdus. » On se demande à qui s'adresse la remarque. Remplir les verres avant que les souvenirs, qui désormais dévalent en cascade, ne les vident à nouveau. « J'ai grandi avec des figures de cinéma, d'hommes intègres, droits, Gabin, Belmondo, Ventura... Je voulais être le meilleur des pères, le meilleur des maris. Finalement, est-ce que cela n'a pas été trop lourd ? La vraie vie, c'est ça le difficile. »

Un jour, Benoît Magimel a lu *Le Prophète*, de Khalil Gibran. Un vade-mecum qui l'a apaisé. « La colère m'a longtemps permis de rester debout, soupire-t-il. Mais à 47 ans, on fait la paix avec beaucoup de choses. Cela fait partie des questions que pose le film d'Emmanuelle Bercot : qu'est-ce que je laisse à ma mort ? Est-ce que j'ai assez vécu ? Est-ce que moi, j'ai vécu pour moi ? »

Retrouvez tous les « apéros avec » [ici](#)

Laurent Carpentier